

## L'écriture comme inscription de la parole

*Conférence pour un colloque sur les médiations artistiques, à la Clinique de Saumery  
(psychothérapie institutionnelle), en 2008*

La médiation dont je vais parler ici est particulière, dans la mesure où elle n'en est pas vraiment une: l'écriture n'est qu'une modalité de la langue commune, et donc de ce qui véhicule la "cure par la parole" elle-même. L'écart à celle-ci sera d'autant plus ténu dans les cas rapportés ici, que l'écriture y sera seulement potentielle – la carotte de l'écriture faisant avancer l'âne de la parole...

Les patients évoqués ont été rencontrés dans un Centre de Soins Spécialisés de la Toxicomanie, où je faisais un stage en tant que psychologue. Or, dans cette clinique de la toxicomanie, plus encore qu'ailleurs, puisque marquée par de nombreux "blancs" dans l'histoire du sujet, on pourrait dire que la psychothérapie se confond avec le tracé, voire la création, d'un roman biographique – ceci rejoignant les vues de Binswanger.

Pour ma part, étant devenue psychologue après de nombreuses années d'écriture de fictions, cinématographiques puis romanesques, je me méfiais, dans un premier temps, d'une contamination entre mes pratiques de psy et d'écrivain. Le travail que je présente ici correspond au moment où elles se sont rejointes, de manière aussi nécessaire qu'évidente.

Je note encore qu'en arrière-fond de ce stage en CSST, mes intérêts et mes lectures étaient centrés sur la question du style et du sinthôme – qui apparaissent ici centrales. Je découvrais à quel point le "style" de transfert (entendant celui-ci comme un mouvement indissociable de transfert-contre-transfert), et donc aussi mon propre "style" clinique, variaient en fonction du patient – et qu'au fond, "se" trouver, pour un sujet, revient à trouver son style. Lacan ne disait rien d'autre, lorsqu'il paraphrasait Buffon: "le style est l'homme même", mais "l'homme à qui l'on s'adresse"<sup>1</sup>. Par ailleurs, étant confrontée à des patients situés entre névrose et psychose, je m'interrogeais plus que jamais sur ces "sinthômes", ces suppléances, ces "bricoles", qui permettent de faire tenir un sujet là où le "Nom-du-père" n'est pas fermement établi. Et je considérais comme significatif que Lacan, dans son séminaire sur le sinthôme, ait choisi pour exemple Joyce et sa pratique de l'écriture.

---

<sup>1</sup> . *Ecrits*, p 9, tome I, Le Seuil, rééd. 1999 en poche.

C'est avec Rémy que cette question du roman en psychothérapie s'impose à moi pour la première fois. Cet homme de presque cinquante ans se présente comme ayant tout perdu (épouse, travail, logement...) suite à un processus d'alcoolisation qui l'a réduit à l'état de sdf. En outre, un grave accident de voiture, qui lui a fait passer plusieurs jours dans le coma, l'a contraint à "tout réapprendre" – en particulier réapprendre à parler. Rémy est d'ailleurs très fier de sa volubilité – comme si pour lui la langue n'était pas le fruit d'un héritage parental, mais d'une auto-crédation.

Mais son rapport à cette langue se révèle teinté d'ambivalence: d'un côté, Rémy la surinvestit, me disant d'emblée son amour du "beau français", lié pour lui à son origine (un quartier de Paris où l'"on parlait bien"), et il me semble que la première accroche du transfert soit lié à un amour partagé pour la parole; en outre, au fil de sa thérapie, Rémy me dira qu'il se remet à lire. Mais d'autre part, il rejette la dimension de "mi-dire" que comporte la langue: il est toujours à l'affût du "mensonge" qui peut se dissimuler dans les mots, et a d'abord pour idéal une relation "où l'on se comprend sans parler". C'est d'ailleurs ce qu'il dit, dans un premier temps, avoir vécu avec son ex-épouse. Mais peu à peu, il s'apercevra qu'avec elle il n'avait pas de "dialogue", et en viendra à souhaiter rencontrer une compagne avec qui, au contraire, il pourra "parler de tout" – "comme avec moi". En outre, sa manière de parler est émaillée d'expressions toutes faites – ce qui, à en croire certaines études de psycholinguistique, est caractéristique de la clinique des états limites<sup>2</sup>, à laquelle semble s'apparenter Rémy. Le travail psychique avec lui sera dès lors indissociable de l'acquisition d'une langue propre – inhérente à la pratique de l'écriture<sup>3</sup>.

Dès l'abord, à propos de sa crainte de ne pas retrouver un emploi, et sous couvert de la plaisanterie, Rémy me déclare qu'il "devrait écrire un roman". Je réplique aussitôt que par là il "ferait peut-être fortune" – ce que j'entendais évidemment au sens métaphorique. Mais le sens littéral de ce propos nous met au coeur de sa problématique: son nom de famille signifiant plus ou moins "le fortuné", il apparaîtra que Rémy n'a pas voulu de ce destin familial, son devenir sdf poussant au paroxysme un désaveu du Nom-du-père.

Par ailleurs, les quelques fois où je rencontre Rémy en présence de mon garant de stage, ou dans le contexte assez informel d'un café pour personnes en difficulté sociale (où je faisais l'autre partie de mon stage), sa parole proliférante me semblera sans véritable adresse; du

---

<sup>2</sup> . Cours de G. Maillan, université de Nice, année 2005-2006.

<sup>3</sup> . Ceci m'apparut très explicitement lorsque, au cours d'un atelier d'écriture pour adolescents, ceux-ci me dirent avoir l'impression qu'au collège, ils devaient apprendre une langue étrangère – ma démarche avec eux consistant, par contraste, en la recherche d'une langue écrite qui leur soit propre.

reste, il évoque les psys qu'il a croisés comme interchangeableables. Or le ton change radicalement la première fois qu'on se retrouve seul à seul, pour un véritable entretien, qu'il semble fort investir: ses plaisanteries ont fait place à la gravité, il dit n'avoir presque pas dormi, et avoir noté un rêve, en effet assez crucial, dont il me fait part. D'emblée, donc, la parole qui a un poids, la parole pleine, pour lui prend forme d'inscription. Environ deux mois plus tard, il arrivera un jour en m'annonçant qu'à nouveau il n'a pas dormi, mais dans la nuit a "écrit un roman" qu'il a déchiré ensuite. Je m'aperçois alors qu'avec toutes ces notes que je prends suite aux séances avec lui, c'est comme si c'était moi qui écrivais son roman – et plus que jamais me trouvais dans cette "fonction scribe", que Oury conseille d'adopter, la plupart du temps, en psychanalyse, en deçà de l'interprétation proprement dite. Dans mes notes, je m'efforce d'ailleurs de restituer son "style" oral, et même son rythme – ce rythme si fondamental dans la singularité d'un sujet, ainsi que l'ont remarqué J. Kristéva ou M.-C. Lambotte dans la clinique de la mélancolie<sup>4</sup>.

Peu à peu, il se révélera que dans des moments-clefs de son existence, en particulier un trauma fondateur lié à la perte de son petit frère, quand il était enfant, il n'y avait "pas de mots". Notre travail consistera donc à réarticuler son discours et l'affect, y compris ses "agonies primitives", comme disait Winnicott. Au terme d'environ trois mois de rencontres hebdomadaires, Rémy, devant alors partir en post-cure, me dira que, contrairement à ce que prétend le proverbe, ces sont les écrits qui s'envolent et les paroles qui restent, parce que "ça, ça s'inscrit dans la tête": déconstruisant ainsi l'une de ses expressions toutes faites, pour lui substituer une parole singulière, il me signifie que les mots qui ont circulé entre nous ont fait trace en lui, comme une écriture par laquelle il se serait approprié son roman.

Mais ce sera avec Kader que ce phénomène d'écriture potentielle, en filigrane de la parole, ira le plus loin. Avec celui-ci, ce qui s'instaure est moins un suivi régulier qu'une série d'entretiens atypiques, dont j'évoquerai ici surtout le premier, qui, comme c'est souvent le cas, contient en germe ce que la suite ne fera que déployer, ou nuancer.

C'est déjà à propos d'une question de langue que se nouera le premier contact avec Kader, qui a tendance, étant donné son histoire, à se méfier des femmes, et en particulier de moi qui ne suis que "stagiaire psychologue": il est l'un des rares patients du CSST à refuser que j'assiste aux entretiens qu'il a avec mon garant de stage. Cependant, dans la cour du CSST, je finis par m'intégrer dans une conversation que Kader a avec un autre patient, où il dit qu'en

---

<sup>4</sup>. Cf. Respectivement *Soleil noir*, et *Le Discours de la mélancolie*.

arabe il y a plusieurs façons de dire merci, alors qu'il n'y en a qu'une en français – or l'arabe, ainsi que je l'apprendrai plus tard, est la langue de son père, que celui-ci ne lui a pas apprise, cette non-transmission étant comme l'image de la malé-diction paternelle que Kader sent peser sur lui. Suite à quoi il va chercher le dictionnaire, qu'il me désigne comme sa "Bible" ; par la suite, je le verrai parfois lire ce dictionnaire, dont Kader finira par me dire que sans lui il serait déjà mort : s'il reste en vie, c'est dans la mesure où il peut encore apprendre, et apprendre de nouveaux mots, son hyper-investissement du savoir se confondant avec celui de la langue. Dès cette première conversation, donc, il me montre que le mot "assassin" vient d'un terme arabe signifiant "consommateur de haschisch" – et par là semble vouloir se présenter : en effet, Kader est lui-même un grand consommateur de haschisch, et se plaît à rappeler qu'il est un potentiel assassin (il fait planer la menace de tuer son ex-épouse et son fils, avant de se tuer lui-même). Connaissant son goût pour le savoir, mon garant de stage glisse alors que je suis "docteur en philosophie", et à propos du nom de Descartes, apparaissant dans le dictionnaire, je glisse à mon tour, comme pour déjouer cette position de "maître" où risque de me mettre Kader, que Descartes est le penseur du doute. A ce mot de doute, il m'arrête, me faisant remarquer qu'il commence par D, comme son nom propre, et comme si c'était là un signe, s'intégrant à ce système qu'il a édifié, à partir de la lettre D, pour expliquer sa vie. Et saisissant le prétexte de vouloir m'exposer celui-ci, il me demande un rendez-vous.

A celui-ci, mettant dès l'abord son investissement de l'écriture au cœur du propos, il me dit que "Jean-Baptiste Poquelin est son philosophe préféré", parce qu'il aime "son style". Je lui demande alors si lui-même écrit, et lorsqu'il me répond par l'affirmative, je demande encore s'il sait pourquoi: "pour expier une souffrance", me dit-il. Comme je souligne qu'en général on veut "expier" quelque chose qu'on aurait à se faire pardonner, il m'affirme que ce qu'il a, lui, à se faire pardonner, est impardonnable, la seule "issue", pour lui, étant la mort. A ses yeux, tout est répétition inéluctable du pire : il a battu sa femme et craint de recommencer, tandis que sa femme elle-même a reproduit les trahisons de sa mère. Et il redoute de reproduire à son tour avec son fils ce que "lui a fait son père", tantôt indifférent tantôt violent, ce à quoi il craint d'être condamné par ses "gènes", qui lui font craindre aussi d'avoir transmis à son fils le diabète dont il souffre. Face à cet irrémédiable, figé et certain, sans cesse j'essaierai d'introduire du "jeu", dans tous les sens que Winnicott a déployés de ce terme. Dès ce premier entretien, je demanderai d'ailleurs à Kader pourquoi, s'il est tellement sûr que tout est "écrit" pour lui, il vient encore me parler. Ce sera alors que, comme pour me prouver que tout est déjà tracé, il m'alignera les signifiants commençant par D qui tracent son

histoire: "divorce", "décès", "diabète", "drogue", dont découlent "dépression", "déprime", "désarroi", "désespéré". A côté de chacun de ces termes, j'en écris alors d'autres, synonymes, mais commençant par une autre lettre que D – réveillant ainsi, sous cette nécessité apparente qu'il invoque, l'arbitraire du signe et de sa propre vie, tissée par ses choix. Encore afin de souligner cette dimension subjective, je lui demanderai ce qu'il fait de la première lettre de son prénom, parallèlement à ce Nom(-du-père) qui, via son initiale, semble lui peser tellement; là-dessus, il me trace les mots de "dantesques kairós" – K étant l'initiale de son véritable prénom comme du pseudonyme que je lui ai attribué –, expression qui évoque pour lui le moment où l'on peut prendre le bon ou le mauvais tournant : ce qui atteste, comme je le lui fais remarquer, que tout n'est pas décidé. Dans le même esprit, lorsqu'il évoque des images de son enfance qui l'obsèdent, et par leur fixité l'empêchent presque de vivre, je lui demande si selon lui, ce qu'il y voit à présent est absolument identique à qu'il vit lorsqu'il était enfant. Il reconnaît que non. Suite à quoi, je fais alors le lien avec ce qu'il m'a amené en tout début de séance : un croquis, dont il me demanda ce que j'y voyais ; lorsque je lui eus répondu : "un lapin", il m'invita à le retourner, et à dire de nouveau ce que j'y voyais : "un canard" à présent. A partir de cette démonstration, qui visait "m'attraper", peut-être pour me prouver que c'était lui qui détenait le savoir, j'esquisse que, selon le point de vue qu'on adopte, une chose peut se transformer en une autre. Je venais d'ailleurs de songer à l'évocation d'une cure menée par J.-M. Vivès, où un patient obsédé par l'image de son fils mort, et incapable d'en parler, fut invité par ce psychanalyste à simplement redessiner ce visage, de séance en séance. Au terme de quelques mois, du jeu y ayant été introduit, le patient se dit soulagé. Afin d'introduire également un peu de différence dans les images qui l'obsèdent, je propose alors à Kader de les mettre par écrit, telles qu'il les vit ou les voit à différents moments, pour observer leurs variations, fussent-elles infimes. Il accepte aussitôt ma proposition, tout en me disant qu'il ne sait pas s'il "va y arriver". De fait, il affirmera par la suite qu'il n'y arrive pas. Mais l'essentiel me paraît ici qu'en acceptant de m'adresser ces textes potentiels, il accepte aussi de m'adresser sa parole, et la recherche de sa singularité.

Du reste, les textes qu'il a déjà écrits, il les a montrés à un psychiatre puis à un psychologue, et le premier a dit qu'il les trouvait "décousus", tandis que le second a avoué ne pas les comprendre ; du coup, évidemment, c'est Kader qui eut l'impression de ne pas avoir été compris. Et si à présent il ne s'expose plus directement par ses textes, il ne continue pas moins à chercher sans trêve de nouveaux points de vue sur lui, notamment par la médiation des films qu'il préfère, et qu'il me prête. Ce sera alors à travers ces scénarios, autre forme d'écriture, que je tenterai de lui faire percevoir que ce qui est posé au départ peut évoluer.

Pour en revenir à notre premier entretien, ce sera encore sur cette question de la (ré)écriture qu'il se terminera, puisqu'en partant, Kader évoque différents écrivains, notamment Céline, dont il attaque le "négationnisme". Je lui fais alors remarquer qu'on peut donc être encore plus "négationniste" que lui, et cependant continuer à vivre. "Oui, mais lui il avait l'écriture", réplique Kader. Sur quoi je le ramène au fait que lui aussi a quelque chose à m'écrire.

Ainsi, au cours de cette séance, j'ai l'impression qu'à cette menace de mort que Kader fait peser, je tente d'opposer le pouvoir de la narration, qui permet parfois de continuer à vivre – telle Schéhérazade, qui racontait des histoires pour ne pas être tuée. Par ailleurs, dès ce premier entretien, je sentis qu'avec Kader il fallait constamment se garder de tomber dans l'intellectuallisme vers lequel il essayait de m'entraîner, mais qu'en même temps je devais m'efforcer de saisir, sur ce terrain de l'esprit où il me convoquait, des amorces par lesquelles pourrait peut-être réémerger l'affect. A ses questions rationnelles, je me fis l'effet de répondre parfois comme une espèce de "maître zen", par une intervention qui le ramenait à la dimension de l'irrationnel – comme lorsque j'évoquais son canard-lapin ou que j'inscrivais de nouveaux signifiants à côté de ceux qu'il avait fétichisés. Intervention qui en tout cas paraît l'avoir marqué, puisque plus tard il me demandera de revoir la page où nous avons écrit – peut-être aussi afin de vérifier si je l'avais conservée, et donc si c'était "important" pour moi, ainsi qu'il le dira alors. Une autre fois encore, il me dit qu'il s'interrogeait sur ce terme d'"humeur noire" que j'avais proposé comme synonyme de celui de "dépression".

La suite de nos entretiens confirmera sa tendance à s'approprier certaines de mes expressions, et même à les noter, comme il le fait lorsque, citant l'évangile de Luc, je lui dis qu'"on reconnaît l'arbre à ses fruits" – ceci pour lui signifier que ce qu'il est, dépend plus de ce qu'il fait avec son fils, que des "gènes" de son père. Avec ce pouvoir qu'a le langage de dire différemment une même chose, Kader se met d'ailleurs à jouer, par exemple quand, selon les jours, il appelle différemment – ce que je souligne – le bureau où je le reçois, l'évoquant comme "l'antré de la folie", "les flammes de l'enfer", ou "le paradis". Du reste, ce champ du symbolique ou du savoir apparaît progressivement comme le territoire qu'il s'est choisi pour se différencier de ses parents, et transmettre à son fils un "bon" héritage.

Avec Kader, il est particulièrement sensible que l'inconscient se structure comme un langage, ainsi que l'enseigne Lacan : dans ses associations, les signifiés s'enchaînent au gré des signifiants, passant de ses "pics" d'humeurs au fait qu'il se "pique" pour s'injecter de l'insuline, ou de son "envie" au fait d'être "en vie". Ceci va parfois jusqu'à donner l'impression que chez lui, de manière psychotique, le symbolique s'est désarrimé de

l'imaginaire et du réel, comme l'intellect de l'affect. Du reste, comme s'il usait d'une langue Autre, qu'il n'avait pu s'approprier et subjectiver, il ne cesse de répéter, ainsi que Rémy, des expressions toutes faites – répétant même ses propres souvenirs sous une forme tellement figée que ceux-ci paraissent n'être plus que des formules apprises, vides et désaffectées. Même lorsqu'il veut "faire sortir" l'émotion, qui alors le "déborde", il en appelle à des chansons écrites par un Autre, qu'il écoute sur "Radio Nostalgie", et qui le ramènent à son enfance. Au cours d'un de nos premiers entretiens, pareillement, il me dit que j'ai "touché l'affect", mais ceci presque sur un ton de menace, comme s'il voulait m'indiquer le danger de cet affect qui peut "déborder" : ainsi qu'avec Rémy, dans l'émotion extrême il n'y a "plus de mots". Kader semble donc vouloir me transmettre sa peur, face à cette émotion qui le submerge, et m'obliger par là à la contenir pour lui, en un processus qui se répétera plusieurs fois. Je souligne alors qu'il peut lui-même contenir son émotion, ou cette violence qui le terrorise en lui, puisqu'il m'en parle – inversant dès lors ce mouvement qu'il redoute, où par sa parole il risque d'agresser, et par là de provoquer une violence physique. "La langue est le muscle le plus puissant", répète-t-il ; mais si elle peut susciter la violence, je lui rappelle qu'elle peut aussi l'apaiser. Aussi, lorsqu'il me dira que pour fuir les regards des autres et les miroirs, il voudrait aller sur une île déserte, "avec un papier et un crayon", revenant par là à une possible réécriture, je lui fais remarquer qu'une "page blanche" peut aussi être une sorte d'"île déserte".

Face à la menace d'un passage à l'acte, je fais donc le pari que tant qu'il en parle, il tient cette menace à distance. C'est d'ailleurs ce que j'essaye de faire entendre à l'équipe, de plus en plus angoissée et excédée par Kader. Car sur quelqu'un d'aussi sensible que lui au regard d'autrui, il me paraît particulièrement important de ne pas poser un regard hostile ou méfiant, qui ne ferait que susciter l'agressivité qu'on voulait éviter.

Du reste, c'est bien l'inscription d'une parole propre, en l'occurrence de son nom propre – prénom y compris – qu'il m'évoque la dernière fois que je le vois. M'ayant annoncé, ravi, qu'il venait d'adopter un chaton, à la manière dont il en parle il me donne à penser que par là il restaure quelque chose de sa paternité – jusqu'à me dire avec fierté que ce petit chat "porte son nom dans les registres" et qu'il est tatoué : comme si, face à un Nom-du-père écrasant, il avait tout de même réussi à imposer quelque chose de son propre nom, et l'avait inscrit, non plus comme Rémy "dans la tête", mais carrément dans la peau, me faisant évidemment songer à cette "peau de mots" évoquée par Anzieu.

Au terme de ce stage d'un an, je me proposai, au CSST, comme éventuel soutien d'un

travail d'écriture individualisé, pour les patients qui auraient souhaité entreprendre une telle démarche. D'une part, pour ceux qui craignent d'aller voir un psy, l'idée de se mettre à écrire peut être moins impressionnante. Et ceci permet de sortir d'une parole qui ne sert qu'à faire la "vidange" d'un trop-plein d'émotions – usage qu'il n'est pas toujours évident de dépasser dans la clinique de la toxicomanie. Par ailleurs, proposer un travail qui exige des prolongements en dehors des séances, aide à faire face à ce vide si envahissant lorsque manque le produit. Et un tel travail ouvre la possibilité de tisser, comme la bobine de Freud, un lien entre présence et absence, ainsi que d'élaborer une temporalité située hors du pur immédiat, auquel se tient souvent le patient toxicomane.

Malheureusement, faute de moyens, ce projet ne put se réaliser. Mais sa conception trouva deux autres issues : d'abord, comme j'ai, depuis, été engagée à mi-temps par le CSST, je peux relancer, à partir des séances de psychothérapie, ce travail de réécriture biographique esquissé dans les cas exposés ici. D'autre part, je pus monter un atelier d'écriture proprement dit dans un autre contexte, en hôpital, dans un service s'occupant d'enfants et d'adolescents atteints d'un cancer. Comme avec Rémy et Kader, dont je m'efforçais de réancrer la parole dans l'affect, je tenterai là de relier les mots et la métamorphose à laquelle le corps est en proie, par le double effet de la maladie et du traitement. Partant de l'exploration des différents sens, je me dirigerai ensuite vers l'investigation d'un corps qui aurait perdu l'un de ces sens et aurait à compenser par les autres (que serait-ce, par exemple, de devoir retrouver le goût par la vue – comme tel peintre qui tenterait de retrouver par ses tableaux les saveurs perdues ?). Après quoi j'explorerai la métamorphose proprement dite (Daphné se transformant en laurier, par exemple), pour terminer par l'extrapolation de ce que serait habiter un corps d'animal (comme Derrida se demandant à la fin de sa vie ce que signifiait pour son chat le voir nu).

Histoire à suivre, donc, de ces entrelacements de la parole et de l'écriture ...<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> . Histoire qui ne peut que m'interroger sur la mienne: si cette question m'intéresse tant, est-ce d'être venue à l'écriture par la parole – ne passant au roman qu'après avoir écrit des scénarios, c'est-à-dire surtout des dialogues, issus eux-mêmes de ma pratique précédente de comédienne?

**Quelques lectures pour prolonger la réflexion :**

- D. Anzieu, Le moi-peau.
- L. Binswanger, Introduction à l'analyse existentielle.
- A. Ferro, La psychanalyse comme littérature et thérapie.
- J. Lacan, Séminaire XXIII, Le sinthôme.
- J. Oury, Création et schizophrénie.
- B. Steiner et G. Moralès (sous la dir. de), Le style, symptôme et structure.

**Bibliographie personnelle:**

- Una Voce poco fa*, roman, éditions Autrement,, 2000
- Les petits dieux*, onze « romans miniatures », Les Impressions Nouvelles, 2001-2002
- Le Roman dans les ronces, ou la légende de Charles VI, roi fou, et de sa servante*, Les Impressions Nouvelles, 2003
- Le Sourire de Bérénice*, Les Impressions Nouvelles, 2004
- Elégie à Michel-Ange*, Les Impressions Nouvelles , 2005
- A l'espère*, Les Impressions Nouvelles, 2008
- Eros en son absence*, à paraître aux Impressions Nouvelles en février 2009.